

Entretien avec Robert Daudelin

Michel Coulombe

Volume 20, Number 4, Fall 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33327ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Coulombe, M. (2002). Entretien avec Robert Daudelin. *Ciné-Bulles*, 20(4), 34–39.

«Les films dans lesquels on ne sent pas l'urgence d'exister sont toujours un peu frustrants.» Robert Daudelin

PAR
MICHEL COULOMBE

La Cinémathèque québécoise est une incontournable institution. Son directeur général, Robert Daudelin, aussi. Il quitte son poste cet automne après avoir passé 30 ans à la barre de cette Cinémathèque d'abord canadienne puis québécoise à partir de 1971. Trente ans à la tête d'un organisme! Autant dire toujours... Ce directorat marathon aura permis à Robert Daudelin — cinéophile patenté et passionné de jazz, héritier des grandes années du marxisme-léninisme à la québécoise, homme de continuité plus que de changement, conservateur de type conservateur, actif au sein de la Fédération internationale des archives du film dont il a occupé la présidence pendant des années — d'accompagner la Cinémathèque dans son évolution, de passer avec elle des locaux exigus de la rue McGill aux équipements modernes, lourds à gérer, du boulevard de Maisonneuve. Rencontre éclairante avec un homme qui parle plus volontiers des autres que de lui-même...

Ciné-Bulles: Pourquoi avoir annoncé votre départ de la direction de la Cinémathèque québécoise plus d'un an à l'avance?

Robert Daudelin: À l'interne, la décision était effectivement connue depuis longtemps. C'était un point à l'ordre du jour de mes rencontres avec Jean Beaudry lorsqu'il occupait la présidence de la Cinémathèque. Au moment de traverser la crise de l'automne 2000, alors que nous faisons face à un important déficit, je le voyais très souvent et la question s'est posée logiquement. Je lui ai fait valoir que, l'équipe étant reconstituée et solide, il faudrait commencer à penser au fait que j'allais partir et se demander comment on allait gérer cela.

Ma réflexion s'est accélérée pour deux raisons. D'abord quand j'ai réalisé qu'en 2002 cela ferait 30 ans que j'occupe ce poste. Trente ans c'est un bon score. Exactement au même moment, le cinéaste hollandais Johan van der Keuken, un ami très cher, est mort. Jamais encore je n'avais perdu quelqu'un dont j'étais aussi près. Je devais aller le voir en février 2001 et il est mort le 7 janvier. Cet événement a tout accéléré, m'a renvoyé à ce que je voulais faire de ma vie. J'ai donc abordé la question avec Jean Beaudry et je lui ai proposé d'aligner cela pour l'automne 2002. Tout s'est fait très sereinement. Je n'ai pas paniqué, j'en ai discuté avec le conseil d'administration, puis avec l'ensemble du personnel.

Quand, au printemps dernier, la journaliste du *Devoir*, Odile Tremblay, qui avait eu vent de ma décision en assistant à la conférence de presse des Rendez-vous du cinéma québécois, a décidé d'écrire à ce sujet, je lui ai dit que ce n'était pas vraiment une nouvelle. Le personnel était au courant depuis déjà un an. En m'y prenant si tôt, j'ai eu le temps de faire un grand ménage!

Ciné-Bulles: Le détachement est-il d'autant plus facile?

Robert Daudelin: Oui, il n'y a pas d'élément dramatique et le conseil d'administration a eu tout le temps qu'il lui fallait de chercher un nouveau conservateur. Dans tout ce processus, une chose me préoccupait beaucoup. Dans de nombreuses cinémathèques à travers le monde, les héritages se sont transmis de façon bancale. Pour toutes sortes de raisons, et je ne les blâme pas, mes amis

et collègues ont raté leur succession. D'authentiques héritages pay-sans! Je ne voulais pas que cela se produise à Montréal, surtout que l'ensemble des cinémathèques à travers le monde sont à une étape déterminante de leur histoire. Que va-t-on faire de ces institutions? D'où la nécessité qu'il y ait à la Cinéma-thèque québécoise un leadership fort.

Ciné-Bulles: *La succession d'Henri Langlois, mort en 1977, à la direction de la Cinémathèque française constitue probablement le pire cas de figure.*

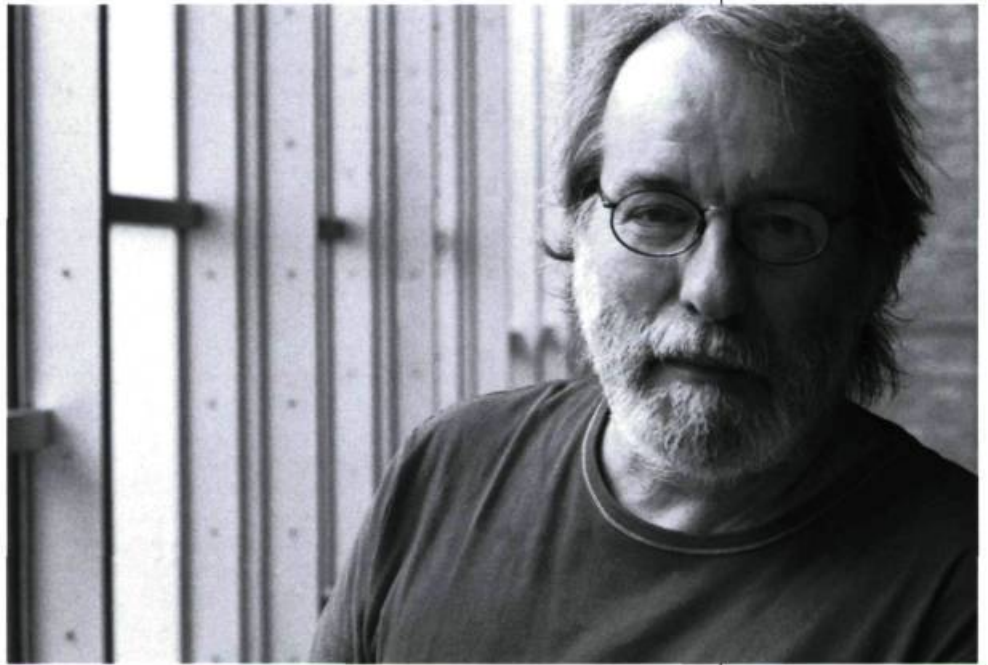
Robert Daudelin: Et cela n'en finit plus! Les héritiers de Langlois se brouillent toujours avec ses opposants et même l'Américain Peter Scarlett, qui a dû quitter ses fonctions en juin dernier après tout juste 18 mois, a été pris dans ce mauvais scénario. Pour ma part, j'ai simplement hâte de voir qui le conseil d'administration va recruter pour prendre la suite à Montréal. Pour cette personne le *timing* est bon, le contexte de travail stimulant. La Cinémathèque va avoir 40 ans l'an prochain et il y a beaucoup à faire. Aujourd'hui le déficit est gérable, alors qu'en 2000, selon tous les experts consultés, l'institution se trouvait en faillite technique. À cette époque, je me suis consacré pendant un an à un accaparant travail de pompier pour permettre à la Cinémathèque de fonctionner. Chaque jour je me réveillais avec un nouveau problème, de sorte que je n'avais que bien peu de temps à accorder à la conservation, afin de positionner la Cinémathèque au moment où le cinéma est en pleine transformation. Que de temps perdu...

Quand je suis arrivé à la Cinémathèque, dans les années de cinéphilie triomphante, ce qui me plaisait, ce qui me paraissait très excitant, c'était d'être dans le cinéma 24 heures par jour. À l'époque, il y avait tout juste sept ou huit employés à la Cinémathèque québécoise. Aujourd'hui, avec le personnel à l'accueil, on en compte une cinquantaine. Il y a 30 ans, il y avait aussi crise car le déficit était de 25 000 \$, de sorte que le conseil d'administration était hors de lui. Le trésorier, un type HEC très pointu dans sa façon d'examiner les comptes, a tiré la sonnette d'alarme quand il a constaté la situation. N'empêche, il était certainement plus facile de trouver 25 000 \$ dans un budget discrétionnaire que 600 000 \$, comme ce qu'il nous fallait pour résoudre la crise il y a deux ans.

Ciné-Bulles: *Il y a 30 ans, pouviez-vous imaginer occuper ce poste si longtemps?*

Robert Daudelin: Dans les faits quand j'ai pris la direction de la Cinémathèque, j'y étais déjà. L'autre jour, mon collègue Pierre Véronneau a retrouvé la trace de chèques qu'on m'a versés en 1963 pour assurer la permanence de la Cinémathèque. Je n'y étais pas quand on a créé l'institution, j'étais en France, mais au retour, comme l'équipe était composée d'amis, j'ai tout de suite rallié les troupes et occupé un job à 25 \$ par semaine pour faire la correspondance et monter des dossiers. Par la suite, très rapidement, je me suis retrouvé avec Michel Patenaude, André Pâquet, les gens de cette génération, à travailler à divers projets, comme, en 1965, les préparatifs de la rétrospective mondiale du cinéma d'animation de même que la première rétrospective du cinéma canadien préparée par André Pâquet en 1966, devenue itinérante en 1967.

La Cinémathèque avait eu le mandat de préparer la rétrospective du cinéma d'animation pour le Festival international du film de Montréal qui, en 1967, se tenait dans le contexte de l'Exposition universelle. C'est à ce moment que notre spécialité en animation s'est affirmée, à cause d'André



Robert Daudelin
(Photo: Janicke Morissette)

Martin. Il avait fait partie de l'équipe des *Cahiers du cinéma* à l'époque de François Truffaut et il était la grande autorité en matière de cinéma d'animation en France. Martin était venu travailler au Canada comme expert auprès du Conseil de la radiodiffusion et des télécommunications canadiennes, à l'invitation de Pierre Juneau. Du coup, il s'est rapproché de la Cinémathèque avec un projet d'exposition monté à Concordia pendant le festival et un projet de recherche sur les débuts du cinéma d'animation. Martin voulait savoir ce qu'étaient devenus ceux qui faisaient des films d'animation dans les années 1910 et 1920. Il régnait alors une confusion absolue quant à ces cinéastes. Martin avait déjà en tête un projet d'arbre généalogique du cinéma d'animation. Je suis donc parti aux États-Unis avec lui en tant qu'assistant puisqu'il ne parlait pas anglais.

Grâce notamment à Robert Russell, qui avait travaillé chez Disney, écrit des chansons pour Billy Holliday, été le gérant d'Abbey Lincoln, on a retrouvé beaucoup de monde et reconstitué peu à peu l'histoire de l'animation. Je n'y connaissais rien, mais j'étais la béquille d'André car je parlais anglais. Je menais donc les entrevues. Toutes les personnes que nous avons rencontrées étaient très excitées de voir qu'on s'intéressait un peu à elles, car tout le monde avait oublié l'existence de ces cinéastes. Le seul dont le nom disait encore quelque chose aux historiens américains c'était le scénariste, réalisateur et producteur Paul Terry parce qu'il avait eu un gros studio, Terrytoon, avec des personnages sortis dans les grands réseaux comme les cartoons de la MGM ou de la Warner. Ceux qui avaient stoppé leur carrière plus tôt avaient été complètement oubliés alors, quand on débarquait chez eux, ils vidaient naturellement leurs placards, prêts à nous montrer tout ce qui restait de leur travail. C'est pour cette raison que la rétrospective de 1967 a été aussi formidable. Elle a éclairé un pan important du cinéma d'animation.

Ciné-Bulles: *C'est de là que vous vient cette passion pour la préservation de la mémoire, au cœur même de la mission de la Cinémathèque?*

Robert Daudelin: C'était déjà là! Je suis allé vivre très témérairement en France en 1962, essentiellement pour y voir des films à la Cinémathèque française. Ce que je savais jusque-là d'une cinémathèque me venait de ma fréquentation du Eastman House à Rochester. Les gens autour de la revue *Séquences* y faisaient un pèlerinage annuel vers la fin des années 1950. On y préparait un programme de trois jours pour les Montréalais, et quelques Torontois participaient aussi. Il s'agissait essentiellement de films muets, des films qu'on ne voyait pas à Montréal. Pierre Théberge animait alors Ciné-Muet à l'Université de Montréal, une fois par mois, toutes les cinq semaines, et c'était tout. Par ailleurs quelques ciné-clubs nous permettaient de contourner la censure et de voir, par exemple, *Un été avec Monica* d'Ingmar Bergman et des films expérimentaux, comme ceux de Kenneth Anger. J'ai participé deux fois à ces pèlerinages à Rochester. On pouvait y voir Louise Brooks, qui vivait alors à Rochester. On présentait un film de Georg Wilhelm Pabst et l'actrice parlait après la projection. L'aspect mythologique d'une cinémathèque y était très présent.

Ciné-Bulles: *Et à Paris?*

Robert Daudelin: Tout ce que j'y ai fait, et pourtant j'avais une femme et un enfant et trois quarts au départ, deux à l'arrivée, c'est aller à la Cinémathèque française, presque tous les soirs de la semaine, la plupart du temps avec Jean Pierre Lefebvre.

Ciné-Bulles: *Pourquoi?*

Robert Daudelin: C'était la cinéphilie dévorante. Jean Pierre et moi voyions les films qui sortaient en salle de même que les programmes de la Cinémathèque et nous faisions des papiers pour *Objectif*. Nous étions complètement cinglés de cinéma. Pendant notre séjour, il y a eu une rétrospective Howard Hawks et une autre consacrée à Akira Kurosawa. Jamais nous n'avions été exposés à une rétrospective, sinon la rétrospective Robert Flaherty à l'auditorium de l'Hôtel Dieu. À l'époque, il n'y avait pas de lieu pour ce genre d'événement au Canada. En sortant de la salle on passait devant Langlois, qui se tenait toujours debout au même endroit. Très rarement nous avons eu le courage de lui parler.

Le public de cette cinémathèque était très militant. Les premières rangées étaient réservées aux étudiants d'Henri Agel et il y avait un siège réservé à Mary Meerson. Le pauvre hurluberlu qui s'y risquait avait affaire à déguerpier! Cette femme était un bien curieux personnage. Elle avait été

l'épouse du grand décorateur Lazare Meerson et était la compagne d'Henri Langlois auprès de qui elle exerçait son influence. À la fin de sa vie, dans le dénuement, elle habitait une camionnette stationnée près de la Cinémathèque. À cette époque, à la Cinémathèque française, on voyait quelques cinéastes de la génération Truffaut-Chabrol et d'autres de la génération suivante. Des années plus tard, j'ai constaté en parlant avec certains cinéastes qu'ils étaient à la Cinémathèque française au même moment que moi.

Quand Jean Pierre est revenu au pays, il était clair pour lui qu'il serait cinéaste. Selon lui, je devais quant à moi travailler à la Cinémathèque... Des années plus tard, quand Françoise Jaubert a décidé de quitter son poste à la Cinémathèque québécoise et de rentrer en France, mes collègues du conseil d'administration m'ont suggéré de prendre le poste.

Ciné-Bulles: Aviez-vous l'impression d'avoir trouvé là exactement la fonction qui vous convenait?

Robert Daudelin: J'étais surpris de l'invitation parce que j'étais au conseil d'administration, en fait j'en occupais la présidence, alors cela faisait un peu magouillage... Mais je me sentais tout à fait chez moi à la Cinémathèque et il me semblait qu'on pouvait très bien prendre ma relève au Conseil québécois pour la diffusion du cinéma (CQDC) où je travaillais. Je ne pensais pas alors travailler aussi longtemps à la Cinémathèque québécoise. Ce dont je me souviens c'est que tout s'est passé très vite. La Cinémathèque venait de s'installer au 360, McGill et il y avait, même si nous n'avions que peu de moyens, la possibilité d'ajouter un membre à l'équipe. Pierre Véronneau, que j'avais rencontré à Trois-Rivières où il enseignait, s'est alors ajouté à l'équipe et nous avons pu dès lors nous intéresser aux appareils anciens et à l'histoire du cinéma. Jusque-là, tout le monde était très polyvalent. Puis, peu à peu, les employés de la Cinémathèque se sont spécialisés, Louise Beaudet, par exemple, se consacrant entièrement à l'animation.

Ma prédécesseure était directrice générale. Quant à moi je préférais le titre de conservateur et assumer une fonction de coordination. Je tenais beaucoup à être sur le terrain des vaches comme tout le monde.

Ciné-Bulles: Comment définiriez-vous un bon conservateur?

Robert Daudelin: Un bon généraliste. Tous les gens qui m'ont formé étaient de bons généralistes. Personne de la génération de Borde, Buache, Deval, Ledoux n'avait été formé pour diriger une cinémathèque. Ledoux était chimiste, Borde économiste. Il avait consacré sa thèse à la pensée économique de Joseph Staline, ce qui était assez loin des préoccupations d'un conservateur de cinémathèque. Aujourd'hui, il y a aussi des gestionnaires de type culturel ou des gens qui ont une formation en archivistique. De mon côté, j'aimais le cinéma, la programmation, mais aussi bâtir des collections, garder la trace des objets qui ont produit les films. Tous les terrains me stimulaient. Peut-être faut-il aujourd'hui des gens qui aient une formation plus sérieuse que la mienne... L'équilibre idéal serait un tandem formé d'un très bon gestionnaire et de quelqu'un à la direction générale qui pense à la Cinémathèque en terme d'institution culturelle et qui en préserve la mission. Il revient à cette personne d'ajuster le cap au besoin.

Ciné-Bulles: Quelle formation serait plus sérieuse que la vôtre?

Robert Daudelin: Quelqu'un qui ait une véritable formation universitaire. Je suis un autodidacte. J'ai tout juste fait une année en lettres françaises à l'Université de Montréal et je n'ai même pas fait le travail de fin d'études! Ce n'est certainement pas un apport déterminant dans le profil du candidat que l'on recrute à la direction de la Cinémathèque. Ce qui compte, c'est que la personne qui a la responsabilité de la mission soit dégagée, dans la mesure du possible, de la gestion au quotidien. Aujourd'hui, à la Cinémathèque québécoise, les responsabilités me semblent mieux partagées qu'auparavant.

Ciné-Bulles: De quoi êtes-vous le plus fier au bout de ces 30 années?

Robert Daudelin: Je suis fier de laisser la Cinémathèque aux mains d'une bonne équipe. Mais ce qui me plaît, qui me satisfait tout particulièrement, c'est que la Cinémathèque existe, même si je ne rêvais pas d'une institution qui soit aussi grosse et aussi lourde que ce qu'elle est devenue

aujourd'hui. J'ai l'impression qu'à cause de ma culture de village, de première génération qui ne soit pas cultivateur, j'ai gardé un héritage paysan. Je résiste. Avant d'acheter une trayeuse, je suis prêt à traire les vaches à la main encore six mois. Je freine les trucs, j'aime quand c'est petit. Le paysan du début du siècle dernier était, lui aussi, un généraliste. Il faisait tout. Il avait un troupeau, un poulailler, un champ de maïs, un champ de patates, des pommiers.

Bref, ce dont je suis fier c'est qu'on ait réussi, d'abord dans le milieu des cinéastes, puis plus largement, à faire admettre que le cinéma a droit à un lieu de conservation, de réflexion, de contemplation, au même titre que la peinture et la musique. Le cinéma a une histoire tout comme les autres formes d'expression artistique et la Cinémathèque est là pour assurer sa permanence. Ce qu'on dit sans arrêt aux gens en programmant des films, c'est qu'ils peuvent être aussi émus en voyant un film de 1925 qu'en découvrant le film des frères Coen sorti la semaine dernière.

Ciné-Bulles: *Revenons à votre profil d'agriculteur résistant au progrès. Vous n'avez jamais été très emballé par l'intégration de la télévision, de la vidéo aux activités de la Cinémathèque.*

Robert Daudelin: Je l'ai toujours admis. Je suis mal placé, mal outillé pour baliser ces nouvelles avenues, bien que j'ai là-dessus des idées très claires. Je crois notamment qu'il faut se méfier des modèles hérités de la culture cinématographique, qu'il ne faut pas chercher à les appliquer à la télévision mais plutôt en imaginer d'autres, aussi bien au niveau de la fréquentation des œuvres que de leur conservation. Prenons la conservation: la notion de support original ne veut pas dire grand-chose lorsqu'il s'agit d'émission de télévision puisque le transfert vidéo est beaucoup plus simple que dans le cas du cinéma. La miniaturisation permettra de constituer des archives télévision et vidéo volumineuses et stables, ce qui n'est pas le cas en cinéma.

Quant à la fréquentation des œuvres télévisuelles, la création de la salle Fernand-Seguin à la Cinémathèque m'est tout de suite apparue très expérimentale. D'ailleurs, aujourd'hui, nous ouvrons le débat sur l'usage que nous faisons de cette salle et nous nous interrogeons sur notre façon de présenter des émissions de télévision sur grand écran à heure fixe. Est-ce bien ce qu'il faut faire, notamment à la lumière de ce qui se fait ailleurs? On pense notamment à ce qu'on fait à New York au Musée de la télévision où l'on met l'accent sur les visionnements à la pièce. Le débat s'accélère avec l'arrivée de nouvelles façons de diffuser la télévision. Aussi risquons-nous d'être doublés.

Ciné-Bulles: *D'une certaine manière les conservateurs de votre génération sont des dinosaures de la pellicule, un support qui menace de disparaître avec vous.*

Robert Daudelin: La simple question de la conservation de la pellicule devient très angoissante. On se demande s'il faut conserver de vastes entrepôts qui coûtent cher, bourrés de tonnes de pellicule que l'on ne voudra pas projeter pour ne pas détruire les copies. On s'est toujours cru protégés parce qu'on garde les négatifs originaux des films. Mais le jour où il ne restera plus d'usine qui fabrique de la pellicule, sur quoi imprimera-t-on nos précieux négatifs? Certains, plus riches ou plus malins que nous, s'unissent dès maintenant pour mettre en commun les ressources des archives du film et s'assurer de l'existence d'une usine qui fabrique du film. De la même façon, les cinémathèques ont de nombreux négatifs noir et blanc, et il n'existe plus de laboratoire noir et blanc de sorte qu'on nous propose maintenant de tirer des copies sur stock couleur.

Le débat s'accélère. J'en ai plus d'une fois parlé avec José Manuel Costa, mon collègue de Lisbonne. Il dégage deux choses de sa réflexion. D'abord, il milite pour un usage plus restreint de nos copies, ce que j'ai pu constater en montant le cycle western présenté cet été à la Cinémathèque québécoise. Selon lui, les spectateurs seront toujours au rendez-vous parce qu'ils auront l'assurance de voir une copie 35 mm impeccable. À ce titre, ils se comporteront comme les gens qui vont au Musée pour voir un original et non une reproduction. Pour beaucoup de gens, plutôt un bon visionnement maison sur DVD qu'une pauvre projection en 16 mm. Costa estime aussi que l'on développera un accès différent aux collections, qui passera par un support électronique, et ce, de manière à protéger les collections tout en les gardant accessibles aux chercheurs, aux étudiants.

L'an dernier, Clyde Jeavons, qui a été le conservateur du National Film Archive à Londres pendant des années, me disait qu'il fallait s'entêter à garder tout ce qu'on a sauvé. Selon lui, il faut surtout

éviter de répandre un vent de panique. Mon collègue Peter Kubelka, qui a été cinéaste et qui vient de prendre sa retraite du Film Museum de Vienne, poste qu'il a occupé pendant longtemps, estime, quant à lui, qu'il nous faut prendre notre mal en patience. Il se dit absolument convaincu que dans 50 ans on ira s'asseoir dans des salles noires pour y voir des films projetés par des appareils de type mécanique.

Ciné-Bulles: *Impression partagée?*

Robert Daudelin: Je suis tenté de partager ce point de vue. C'est un peu comme lorsqu'on dit, et on le dit souvent, que le cinéma est mort. C'est vrai que l'on voit beaucoup de mauvais films et que la production courante est plus médiocre qu'à l'époque des grands studios. Mais on voit assez de bons films pour rester cinéophile. Le dernier film qui m'a plu est **les Harmonies de Werckmeister** du cinéaste hongrois Béla Tarr.

Ciné-Bulles: *Quel est le cinéaste qui vous a le plus marqué?*

Robert Daudelin: Robert Bresson. C'est celui dont les films m'ont le plus interpellé. Deux fois même ils m'ont laissé muet. La première fois, ce n'était pas à mon honneur... C'était en 1971. J'étais au Festival de Cannes pour le CQDC et j'y ai vu **Quatre Nuits d'un rêveur** à la Quinzaine des réalisateurs. Après la projection je suis disparu de la circulation pendant près de deux jours! Quand j'ai vu **l'Argent** au Festival de Toronto des années plus tard, j'ai eu le même genre de réaction. Chaque fois que je revois les films de Bresson, ils me semblent toujours aussi solides.

Ciné-Bulles: *Comment percevez-vous l'évolution du cinéma québécois?*

Robert Daudelin: À certains moments il me désespère! Mais, lorsque je vois **Mariages** de Catherine Martin, je pousse un grand soupir de soulagement. Je pense au cinéma québécois qui naissait dans la foulée du **Chat dans le sac** de Gilles Groulx, le film qui a le plus compté pour les gens de ma génération, qui nous a convaincus qu'il y avait un cinéma particulier ici. Le film de Catherine Martin n'a, bien sûr, pas de parenté évidente avec le film de Gilles Groulx, mais il est nourri d'une même idée de ce que c'est faire du cinéma ici et d'une idée d'urgence. Les films dans lesquels on ne sent pas l'urgence d'exister sont toujours un peu frustrants. Ce qui me désespère aujourd'hui, c'est la tendance au cinéma de consommation. Or, ce sont les films les plus vus, ceux dont on parle le plus.



Mariages
de Catherine Martin
(Photo: Véro Boncompagni)

Ciné-Bulles: *Vous avez tourné un seul film, un documentaire, **Konitz: Portrait of the Artist as a Saxophonist** (1987). Comptez-vous revenir au métier de cinéaste ou s'agissait-il d'un accident de parcours?*

Robert Daudelin: Il ne s'agissait pas d'un accident. **Konitz** est un film d'amitié. Le film existe parce que Jacques Leduc, Claude Beaugrand et Fernand Bélanger étaient mes amis. Leduc m'a poussé à faire ce film en me disant que cela me sortirait de la Cinémathèque. On ne peut toutefois pas redemander régulièrement à ses amis de faire un film par pure amitié, sans le sou. Le film est sorti au moment où l'on redéfinissait le mandat de la Cinémathèque pour l'élargir. Je devais alors faire un choix. J'ai décidé de me réengager. Pourtant, j'avais en tête un autre projet de film que j'avais commencé à scénariser, pour lequel j'avais fait des photos de repérage. J'ai tout mis de côté. Quant à la possibilité d'y revenir cet automne, à mon départ de la Cinémathèque, tout est ouvert. Je n'ai pas de projet de film. J'ai simplement besoin de reprendre mon souffle et de réfléchir. Chose certaine, quoi que je fasse ce ne sera pas très loin du cinéma. Le cinéma fait trop partie de ma vie pour que je me lance, sans crier gare, dans la culture maraîchère... ■